"Au-delà de l'homme de lettres, c'est le côté humaniste et social des idées de Victor Hugo qui m'a toujours le plus touchée..."

L'entretien d'aujourd'hui est d'une importance singulière. **Jeanne Hugo**, descendante de l'écrivain et poète français Victor Hugo, qui s'est récemment rendue à La Havane, à l'occasion du colloque organisé dans le cadre des célébrations des 500 ans de la capitale cubaine, est une femme extraordinaire, sensible, d'une humilité impressionnante. Elle s'est intéressée au travail culturel réalisé par la Casa Victor Hugo dans son environnement communautaire et elle était présente dans chacune des activités inscrites à l'ordre du jour du colloque.

Nous remercions Madame Hugo d'avoir répondu à nos questions et d'avoir fourni des photos de son patrimoine familial que nous chérirons avec grand plaisir dans notre bibliothèque Cosette.

Madame, où êtes-vous née?

Je suis née le 12 octobre 1955 au Mas de Fourques, dans l'Hérault, un département dans le sud de la France.

L'appellation de « mas » est typique de cette région, elle décrit un ensemble de bâtiments de ferme avec au centre la maison d'habitation. J'ai grandi dans ce mas qui était une ferme agricole, avec un troupeau de moutons, des poules, des pigeons, des chiens, des chevaux et des tracteurs. La production principale était la vigne et la fabrication du vin. Chaque année de nombreux ouvriers agricoles venaient pour les vendanges, dont beaucoup étaient espagnols. Je me souviens bien de l'atmosphère de cette enfance, de la vie animée du mas à cette époque, où il y avait une présence humaine importante entre les gens qui travaillaient et ceux qui venaient séjourner pour visiter mes parents.

Adèle, Marie, Sophie, Jeanne et Jean-Baptiste Hugo au Mas de Fourques (années 50)

Depuis une trentaine d'années je suis revenue habiter dans ce mas familial où j'ai rénové une ancienne grange à foin dans laquelle je jouais quand j'étais enfant.

La propriété appartenait à la famille Ménard-Dorian, famille maternelle de mon père.

La famille maternelle de votre père avait des idéaux politiques et des intérêts artistiques ...

Mon arrière-grand-mère Aline Dorian était une femme aux idées politiques et sociales avancées pour son époque. Elle était issue d'une famille de métallurgistes héritière des utopies fouriéristes et saint-simoniennes qui pour leurs ouvriers créaient des écoles gratuites, des caisses de secours et de prévoyance, des bibliothèques. Elle épousa Paul-François Ménard, député radical socialiste de l'Hérault, devenu proche de Clémenceau au Parlement. De ce mariage naquit Pauline, ma grand-mère, mère de Jean Hugo.

Aline tenait un « salon républicain » à Paris qui réunissait de nombreux écrivains, artistes et hommes politiques de l'époque, tels que Zola, les frères Goncourt, Alphonse Daudet, Auguste Rodin, Clémenceau ou Henri Rochefort. Elle fut une des femmes ayant inspiré le personnage de Madame Verdurin dans *À la recherche du temps perdu,* de Marcel Proust.

À sa suite, sa fille Pauline, ma grand-mère, ardente socialiste, deviendra secrétaire de la Ligue Internationale des Droits de l'Homme et vice-présidente de la section française et perpétuera la tradition des salons intellectuels et politiques.

Les familles Hugo et Ménard-Dorian se sont connues à Paris en 1870 lors du retour d'exil de Victor Hugo.

Sur la terrasse de Hauteville House (Guernesey):à droite, Aline Ménard-Dorian et sa fille Pauline. Près d'elles, devant, Georges Hugo, le futur mari de Pauline

Mon arrière-grand-père Charles Hugo était le deuxième des cinq enfants de Victor Hugo et Adèle Foucher. Il épousa Alice Lehaene dont il eut deux enfants, Georges et Jeanne. Georges avait trois ans et Jeanne deux ans lorsque leur père mourut, ils furent élevés par leur grand-père, Victor Hugo, qui s'inspirera d'eux pour son recueil de poèmes « L'art d'être grand-père ».

Après ses études au Lycée Janson de Sailly à Paris, Georges étudia la peinture puis s'engagea dans la marine. Il se maria en 1894 avec Pauline Ménard-Dorian, dont il divorcera en 1901. De ce mariage naîtront Jean (mon père) et Marguerite.

Pauline Ménard-Dorian et Jean Hugo

Votre grand-père George avait aussi un tempérament artistique?

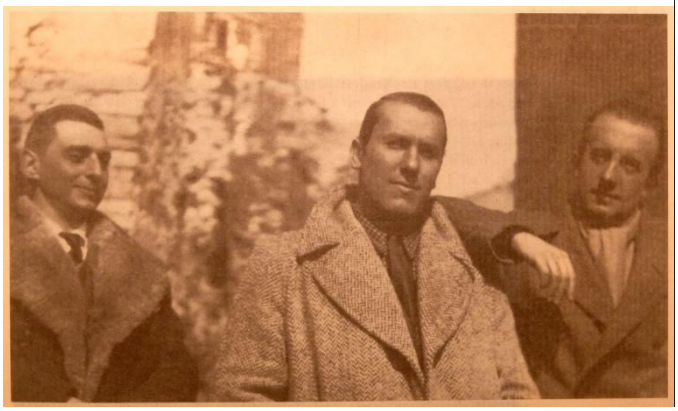
Léon Daudet, son ami intime et un temps son beau-frère, écrit dans ses souvenirs : Georges Hugo était *« un artiste né. Fils d'un père et d'une mère dont le charme et la beauté furent célèbres, petit-fils d'un vieillard illustre comme Homère, il joignait, dès son adolescence, aux avantages physiques, les plus rares qualités du cœur et de l'esprit. Aucune morgue, chose extraordinaire chez un enfant qui vivait au milieu d'une cour et d'une adulation perpétuelle, qui avait vu tout Paris défiler sous les fenêtres de sa maison. Une droiture et une loyauté qui ne se sont pas démenties. Une grande pondération dans le jugement. Une bravoure tranquille et modeste. »* Doué, encouragé par Alphonse Daudet, qui l'aimait beaucoup, Georges Hugo ne parvint toutefois jamais à soulever *« le lourd pavé de gloire posé par son grand-père sur son berceau »*.

Bateaux école (les « Borda») à Toulon, Georges Hugo - 1894

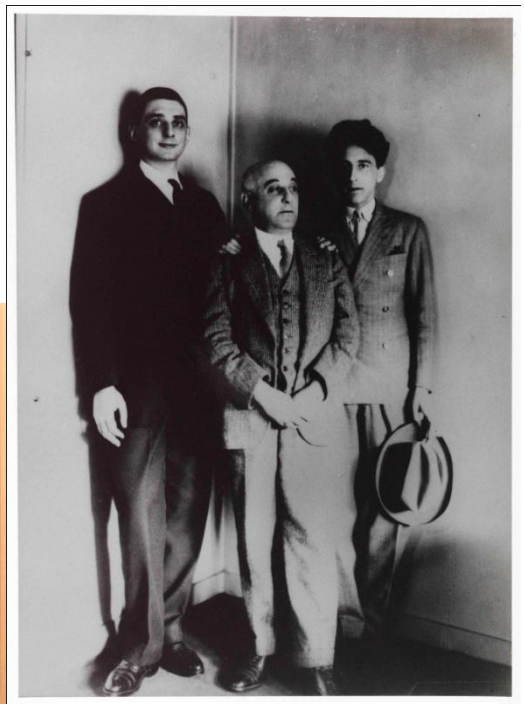
Georges et Jean Hugo

Mon père Jean Hugo rencontra son père seulement en 1913. Il fut mobilisé en 1914 et participa aux batailles de la Somme et de Verdun. À la fin de la guerre, il épousa Valentine Gross avec laquelle il gravita dans le milieu

artistique parisien de l'après-guerre, la période des « années folles ». Il fréquenta artistes et poètes de cette époque : Paul Eluard, Raymond Radiguet, André Breton, Max Jacob, Jean Cocteau comme aussi Erik Satie, Diaghilev et les Ballets Russes. Il réalisa de nombreux décors et costumes de théâtre et illustra de nombreux livres.



Jean Hugo, René Char, Paul Eluard



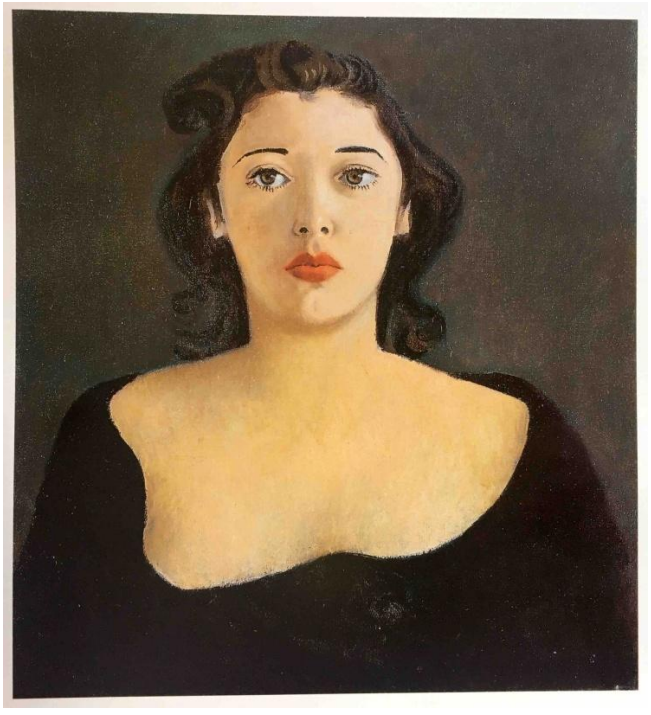
Jean Hugo, Max Jacob, Jean Cocteau

Mon père Jean s'installa au Mas de Fourques en 1929 après le décès de sa grand-mère Aline. Bien qu'élevé dans une famille anticléricale et athée, il se fit baptiser en 1931 et devint catholique pratiquant. Tous les jours, après ses prières, la messe et un copieux petit déjeuner, il s'enfermait dans sa « tour d'ivoire », son atelier, pour peindre. Il ne prenait que le repas du soir avec nous, car nous étions nombreux et trop bruyants pour lui, repas qui s'éternisait souvent avec des convives intéressants. Il fallait se changer pour passer à table, mon père ôtait ses vêtements de peintre et arborait tous les soirs son nœud papillon et sa pochette parfumée dans la poche de sa veste. Boire la tisane ensuite, au salon l'été ou à la bibliothèque l'hiver, était un rituel immuable. Nous vivions dans une atmosphère de richesse culturelle et de rencontres, au milieu des tableaux et des livres, où les conversations et la lecture étaient privilégiées.

Bien que la télévision soit arrivée dans les foyers français à cette époque, elle était proscrite chez nous.

Dans les mémoires de votre père, presque à la fin, il parle d'une jeune femme, sans mentionner son nom, qui est cette jeune femme?

Il s'agit de ma mère, Lauretta Hope Nicholson. Ma mère a été élevée à Londres dans un milieu d'artistes aristocratiques. Elle dit un jour devant une amie : « Je suis enfermée dans cette île. Je voudrais aller en France et connaître des artistes ». Cette amie lui conseilla d'aller visiter le Mas de Fourques dans le sud de la France, où elle rencontra Jean. Elle était jeune quand elle a rencontré mon père, une différence d'âge de vingt-cinq ans. Ils se sont mariés en 1948 et elle a pris les choses en main au mas avec son accent anglais, qu'elle a gardé toute sa vie. Elle a élevé sept enfants et s'est occupée de la bonne marche de la propriété.



Portrait de Lauretta par Jean Hugo, 1947

Jean et Lauretta Hugo à Paris en 1949

La famille au Mas de Fourques début 1956, avec Jeanne dans les bras de Lauretta

Parlez-nous un peu de vous…

À 18 ans, après le baccalauréat, je suis partie à Londres pour une année sabbatique où j'ai vécu de petits boulots. Je suis revenue ensuite en France où j'ai commencé des études à la faculté de Sciences de Montpellier, que j'ai arrêtées en 1977, pour élever mon premier enfant.

Je suis retournée à Londres quelques années plus tard et c'est là que j'ai eu la révélation de ma vocation d'enseignante. En effet, j'ai travaillé pendant cinq ans dans une petite école française, et depuis je n'ai jamais arrêté d'exercer ce métier passionnant auprès des enfants. La pureté, la faculté d'émerveillement, la soif d'apprendre des enfants ont été le moteur de mon travail. Dans ce cadre, j'ai écrit un mémoire sur l'apprentissage des langues étrangères chez les jeunes enfants et organisé de nombreux ateliers d'Arts Plastiques. Parmi les meilleurs souvenirs de mon travail, il y a ces moments où je lisais des histoires devant trente paires d'yeux émerveillés.

Votre famille, en particulier votre arrière arrière-grand-père, fait partie de l'histoire de la France et transcende ses frontières. Comment avez-vous vécu le fait d'être descendante de Victor Hugo tout en restant vous-même?

Au-delà de l'homme de lettres, c'est le côté humaniste et social des idées de Victor Hugo qui m'a toujours le plus touchée, sa volonté de toujours combattre la misère et l'injustice.

Pour cela je suis fière d'être une descendante de ce grand homme, très humblement j'ai tâché de suivre son exemple, et plus particulièrement dans mon métier de me tourner vers les enfants qui en avaient le plus besoin.

Pour moi, porter le nom Hugo n'a pas été un défi. Nous avons été élevés dans l'humilité et je me sens toujours gênée de recevoir des honneurs, ce n'est pas moi qui suis « le grand homme » !

Enfant, une institutrice indélicate qui me reprochait de faire des fautes d'orthographe, m'a dit que « mon aïeul devait se retourner dans sa tombe », et cette image m'a longtemps hantée.

Plus tard, adolescente et jeune femme, j'ai fait la part des choses entre les gens qui me fréquentaient pour moi-même et ceux qui le faisaient parce que j'étais descendante de Victor Hugo. Bien que très sensible au monde des Arts, peut-être le fait que je ne sois pas devenue moi-même artiste m'a aidée à me construire d'une manière indépendante.

« La liseuse endormie » (Jeanne) par Jean Hugo, 1972

Quelle a été pour vous la signification du Colloque « Victor Hugo, visionnaire de paix », pour lequel vous êtes venus tout spécialement à La Havane avec votre mari ?

Le 500e anniversaire de La Havane nous a permis de découvrir la Casa Victor Hugo dans des circonstances exceptionnelles, à l'occasion de ce colloque auquel j'ai assisté avec beaucoup de plaisir. La Casa s'avère être bien plus qu'un simple musée, c'est une maison de la Culture, un lieu d'activités et de rencontres pour grands et petits. On y retrouve l'esprit de Victor Hugo qui a œuvré toute sa vie pour l'éducation avant tout et pour tous.

Dans ce cadre les journées du colloque ont été très riches, les différentes interventions croisées des universitaires internationaux étaient originales et intéressantes, et toutes avaient effectivement un intérêt relié à la thématique de la paix et du personnage de Victor Hugo tels que je me les représente, notamment dans cette volonté internationale du colloque. Associée au colloque, nous avons particulièrement aimé la troupe de théâtre de jeunes, surprenante de sincérité dans la reconstitution d'extraits des « Misérables ».

La cordialité et la simplicité de l'accueil de l'équipe de la Casa Hugo m'a beaucoup touchée, nous avions l'impression d'être « comme à la maison » !
Sans ces quelques jours si particuliers passés à La Havane sans doute notre voyage n'aurait pas été aussi intense !

CASA
Victor
Hugo

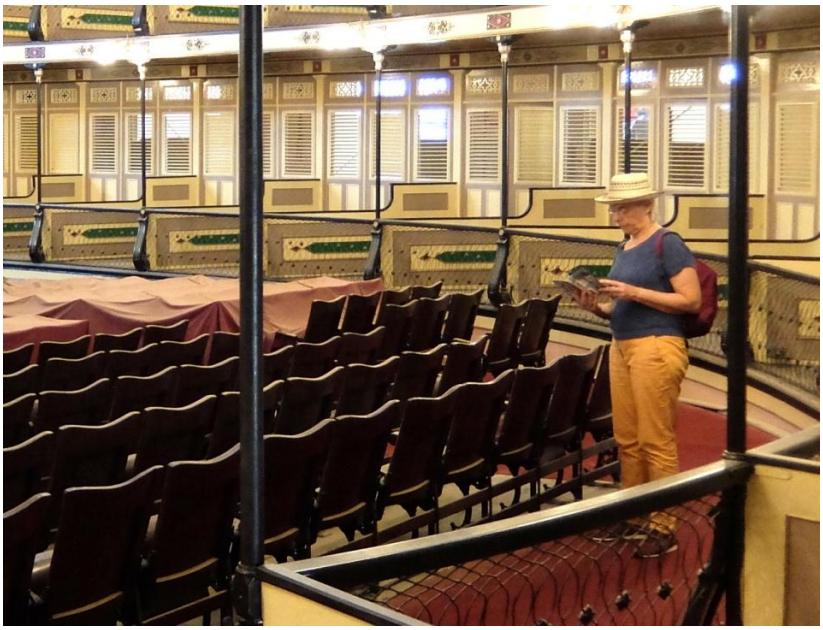
CASA
Victor
Hugo

Que connaissiez-vous de Cuba, quelle a été votre impression ?

Notre séjour à Cuba nous a enchantés. Beaucoup d'amis qui avaient déjà visité votre pays nous en parlaient avec enthousiasme avant que nous décidions enfin de faire ce voyage. J'ai effectivement rencontré à Cuba un peuple très accueillant, des gens pleins de gentillesse et de gaîté malgré les difficultés qu'ils doivent affronter, des gens chez qui la rencontre et la culture ont une place naturelle.

Cette première visite à Cuba nous a paru malheureusement trop courte, mais avec mon mari Olivier nous en avons profité pour aller découvrir aussi Viñales, Cienfuegos et Trinidad. Trois destinations très différentes que nous avons chacune appréciée. Viñales par sa nature luxuriante et son atmosphère paisible, Cienfuegos pour son Paseo El Prado et ses colonnades si typiques du pays, et surtout son superbe Théâtre Tomás Terry que nous ne pouvions plus quitter, et finalement Trinidad, une ville colorée qui paraît hors du temps, où nous avons particulièrement aimé les peintures de Benito Ortiz Borrel.
Nous avons bien sûr bu un certain nombre de « mojitos » et pris aussi quelques bains dans la mer des Caraïbes !

Olivier Chabrol et Renaud Rivain, à qui on explique la fabrication du café, à Viñales



Le théâtre Tomás Terry à Cienfuegos

Museo Provincial à Cienfuegos

Galería de Arte, Casa Ortiz à Trinidad

Ce séjour nous a vraiment donné envie de revenir dans ce pays pour continuer notre découverte et revoir les gens que nous avons commencé à connaître.